

**Urgences**



**Le courant**

Jean-Jacques Viton

---

Number 33, October 1991

Poésies parallèles : France - Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025667ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025667ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)

1927-3924 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Viton, J.-J. (1991). Le courant. *Urgences*, (33). <https://doi.org/10.7202/025667ar>

---

Tous droits réservés © Urgences, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**Jean-Jacques Viton**

**Nicole Brossard**

## Le courant

Jean-Jacques Viton

Une radio propose dix jours pour découvrir  
la diversité ethnique du Brésil et son Histoire.  
Je m'aperçois qu'il me reste dix minutes  
pour assister avant la nuit complète à la  
quotidienne dissolution du paysage.  
J'annonce maintenant dix minutes de lecture  
pour ce poème écrit dans un temps bien plus long.

Travailler à regarder dehors le travail de l'ombre  
qui grandit et défait les rails de la neige là  
en face sur les pentes de la montagne  
à l'instant de l'œil de chèvre c'est l'instant  
où le soleil à son coucher est coupé  
en oblique par des bandes de nuages.

J'emporte une provision incertaine et ancienne  
qui sursaute dans un courant aussi lent que rapide  
un courant où sursautent aussi d'autres souvenirs  
que je ne connais pas ai-je donc été un autre.

Regarder ces bandes claires rescapées du blanc  
travées brillant encore sur leur fond opaque  
un fond presque noir une terre mêlée d'écorces  
des traînées pâles qui vont pâlir encore  
quand la lumière partira en laissant la terre  
prendre le dessus des valeurs principales.

Regarder ce blanc qui tient encore à la terre  
où s'étendent des silences apparents et épais  
*comme des couvre-lits de flanelle superposés*  
*cette image du noir sur blanc c'est*  
*la métaphore d'un deuil précoce.*

La couleur ne modèle pas elle s'installe.  
Est-ce qu'on modifie une bande de neige  
en la déclarant blanche puis terne  
parce qu'on l'a regardée longtemps  
une ligne de terre en la disant noire  
parce que chargée d'arbres sombres ?

Je ne suis pas encore dans la nuit complète  
pas non plus dans l'énigme de l'entre chien-et-loup  
mais plutôt le moment d'un piano sans cordes  
la sourdine de la musique solitude de la neige  
de combien de plumes plumées de neige sur la nuit  
la nuit nappe nappe de nuit qui approche  
l'instant où la récitante qui en fait beaucoup  
se penche sur les eaux comme indiqué sur le livret  
l'esprit rêveur rêvant que s'y dessinent  
des initiales des aveux des messages entre  
les petites bulles et les petits insectes  
du petit théâtre de la rivière où en été  
une autre récitante vient prendre sa place  
et se rêve *dormant aux portes du crépuscule*.

Je suis bien loin de la poche brésilienne  
d'où surgiraient Haroldo et Augusto de Campos  
Drummond ou Oswald de Andrade ou la magnifique Pagù  
ou le petit *garcazer* dents acérées et doigts griffus  
que les premiers Japonais qui débarquèrent du « Nadejda »  
prirent naturellement pour un dragon et tuèrent  
ils conservèrent sa forme dans du saké.

Où est la flèche qui tua le souvenir ?  
Je l'ai vue entrer en scène par la droite  
furtive et sèche d'un seul coup sans écho  
tandis que du côté jardin-jésus apparaissait  
le boxeur grimaçant au visage tuméfié  
avec ses cocardes bleues virant au jaune  
les veines de son cou beaucoup trop gonflées  
l'obligeant à marcher tête basse en vaincu  
ce qui donnait aux épaules toute leur pente  
on se demandait où était passée sa serviette  
un boxeur a toujours autour du cou sa serviette.

Maintenant l'ombre aborde les terres  
hachées de rayures encore claires  
comme des couvertures de trappeurs.

La dernière fois que je suis allé sur le port  
un haut tas de pavés encombrait l'esplanade  
sur laquelle tournoyaient des mouettes énormes  
alors l'anglais s'est exclamé très fort *sea-gull*  
la récitante a compris tout bas *cigale* et  
pour cacher sa honte s'est tournée du côté  
des poissonnières qui sur leurs planches grises  
arrosaient quelques loups suffoquant au soleil  
d'une eau il faut le dire plutôt sale.

En cinq minutes de lecture j'ai retrouvé un parc  
traversé autrefois à quinze heures très souvent.  
J'avais sur une allée en contrebas  
d'une terrasse publique où se reposait  
le gardien dans un fauteuil en toile.  
Je me rappelle sa corpulence ses aller-retour  
sur le gravier blanc qui filait en bandes.  
Il parlait de loin à une femme désespérée.  
Je retrouve aussi une clairière. L'allée  
y conduisait. Et une pièce d'eau dont  
la bordure en ruine faisait frontière  
avec une décharge de pneus hérissée de roseaux.  
Je regardais aussi des épaves au soleil.  
Un hippodrome avec une entrée en verrière  
un large escalier qui jaillissait des ronces  
survolées par des mouettes la mer n'était pas loin.

Quelqu'un que je ne vois pas me dit :  
*tu m'as regardé par-dessus la mémoire  
les sentiments qui t'agitent  
ne transpercent pas.*

Je me demande ce qui transperce. Une flèche  
un coup de poing la pluie une douleur  
une chose abstraite concrète ou les deux  
une absence une phrase un cri dans la nuit  
le geste d'une femme qui dérobe ses lèvres ?  
Transpercer veut dire aussi apparaître  
comme cette nuit arrivée enfin et qui m'entoure.  
Oui c'est la nuit. Nuit qui recouvre tout.  
En elle tout s'effondre sur place.

Je laisse le courant m'entraîner encore.  
Je pratique une contrebande de souvenirs  
mélangeant les repères les abréviations  
qui étoilent les pages des vieux carnets  
les feuilles arrachées aux calendriers  
comme ces autres feuilles recouvertes  
par les sédiments le désordre les mémoires  
en lambeaux sous la pourriture la plus forte  
lorsqu'on tente des retouches elles deviennent  
des repeints de pudeur et nous savons bien  
qu'il y a cœur et petit cœur.

Je vois le ciel couleur de chien qui court  
de chien courant je nous vois courant perdus  
dans le courant nous aussi nous deux  
*dans le courant comme si nous étions trois*  
qu'aucune nuit n'arrête

Lorsqu'on découpe une volaille on termine  
en détachant les ailes.

*avec ça débrouille-toi*  
*avec ça ça, ça, ça ça.*